



**Balzac**  
**La Comédie humaine**

III  
**Études de mœurs :**  
Scènes de la vie privée  
Scènes de la vie de province

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION  
DE PIERRE-GEORGES CASTEX  
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION  
DE MADELEINE AMBRIÈRE, PIERRE BARBÉRIS,  
ROSE FORTASSIER, HENRI GAUTHIER,  
NICOLE MOZET, GUY SAGNES

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



BALZAC

*La Comédie  
humaine*

III

ÉTUDES DE MŒURS :  
SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE  
SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION  
DE PIERRE-GEORGES CASTEX  
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION DE  
PIERRE BARBÉRIS, MADELEINE AMBRIÈRE  
ROSE FORTASSIER,  
HENRI GAUTHIER, NICOLE MOZET, GUY SAGNES

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1976.



# LE PÈRE GORIOT



PRÉFACE  
DE LA PREMIÈRE ÉDITION WERDET<sup>1</sup>

1835

L'auteur de cette esquisse<sup>2</sup> n'a jamais abusé du droit de parler de soi que possède tout écrivain, et dont autrefois chacun usait si librement, qu'aucun ouvrage des deux siècles précédents n'a paru sans un peu de préface. La seule préface que l'auteur ait faite a été supprimée<sup>3</sup>; celle-ci le sera vraisemblablement encore<sup>4</sup>; pourquoi l'écrire? voici la réponse.

L'ouvrage auquel travaille l'auteur doit un jour se recommander beaucoup plus sans doute par son étendue, que par la valeur des détails. Il ressemblera, pour accepter le triste arrêt d'une récente critique, à l'œuvre politique de ces puissances barbares qui ne triomphaient que par le nombre des soldats<sup>5</sup>. Chacun triomphe comme il peut, les impuissants seuls ne triomphent jamais. Ainsi donc, il ne saurait exiger que le public embrasse tout d'abord et devine un plan que lui-même n'entrevoit qu'à certaines heures, quand le jour tombe, quand il songe à bâtir ses châteaux en Espagne, enfin dans ces moments où l'on vous dit : « À quoi pensez-vous? » et que l'on répond : « À rien! » Aussi ne s'est-il jamais plaint ni de l'injustice de la critique, ni du peu d'attention que le public apportait dans le jugement des diverses parties de cette œuvre encore mal étayée, incomplètement dessinée, et dont le plan d'alignement n'est exposé dans aucune des mairies de Paris<sup>6</sup>. Souvent donc il aurait dû peut-être, avec la simplicité des vieux auteurs, avertir les personnes abonnées aux cabinets de lecture que tel ou tel ouvrage était publié dans

telle ou telle intention. L'auteur des *Études de mœurs* et des *Études philosophiques* ne l'a pas fait par plusieurs raisons. D'abord, les habitués des cabinets littéraires s'intéressent-ils à la littérature? Ne l'acceptent-ils pas comme l'étudiant accepte le cigare? Est-il nécessaire de leur dire que les révolutions humanitaires sont ou ne sont pas circonscrites dans une œuvre, que l'on est un grand homme inédit, un Homère toujours inachevé, que l'on partage avec Dieu la fatigue ou le plaisir de coordonner les mondes? Ajouterai-ils foi à ces bourdes littéraires? Ne les a-t-on pas fatigués de systèmes boiteux, de promesses inexécutées? D'ailleurs, l'auteur ne croit ni à la générosité, ni à l'attention d'une époque lâche et voleuse qui va chercher pour deux sous de littérature au coin d'une rue, comme elle y prend un briquet phosphorique, qui bientôt voudra du Benvenuto Cellini à bon marché<sup>1</sup>, du talent à prix fixe, et qui fait aux poètes la même guerre qu'elle a faite à Dieu, en les rayant du Code, en les dépouillant pendant qu'ils vivent, et en déshéritant leurs familles quand ils sont morts<sup>2</sup>. Puis, pendant longtemps, sa seule intention en publiant des livres fut d'obéir à cette seconde destinée, souvent contraire à celle que le ciel nous a faite, qui nous est forgée par les événements sociaux, que nous appelons vulgairement *la nécessité*, et qui a pour exécuteurs des hommes nommés *créanciers*, gens précieux, car ce nom veut dire qu'ils ont foi en nous. Enfin, ces avertissements à propos d'un détail lui semblaient mesquins et inutiles; mesquins parce qu'ils ne portaient que sur de petites choses qu'il fallait laisser à la critique, inutiles, parce qu'ils devaient disparaître quand le tout serait accompli.

Si l'auteur parle ici de ses entreprises, il a donc fallu quelque accusation étrange, imméritée. Cette accusation passera nécessairement dans un pays où tout passe. La préface, qui déjà ne signifie pas grand-chose, ne signifiera donc plus rien. Néanmoins il faut répondre. Aussi répond-il.

Depuis quelque temps donc, l'auteur a été effrayé de rencontrer dans le monde un nombre surhumain, inespéré de femmes sincèrement vertueuses, heureuses d'être vertueuses, vertueuses parce qu'elles sont heureuses, et sans doute heureuses parce qu'elles sont vertueuses<sup>3</sup>.

Pendant quelques jours de distraction, il n'a vu de toutes parts que des craquements d'ailes blanches qui se déployaient, de véritables anges qui faisaient mine de s'envoler dans leur robe d'innocence, toutes personnes mariées d'ailleurs, qui lui faisaient des reproches sur le goût immodéré dont il gratifiait les femmes pour les félicités illicites d'une crise conjugale, qu'il a scientifiquement nommée ailleurs le *Minotaurisme*<sup>1</sup>. Ces reproches n'allaient pas sans quelque flatterie, car ces femmes prédestinées aux plaisirs du ciel avouaient connaître par ouï-dire le plus détestable de tous les libelles, la Très Horrible *Physiologie du mariage*<sup>2</sup>, et se servaient de cette expression pour éviter de prononcer un mot banni du beau langage, l'adultère. L'une lui disait que, dans ses livres, la femme n'était vertueuse que par force ou par hasard, et jamais ni par goût, ni par plaisir. D'autres lui disaient que les femmes adonnées au Minotaure, mises en scène dans ses œuvres, étaient ravissantes, et faisaient venir l'eau à la bouche de ces fautes qui ne devaient être représentées que comme tout ce qu'il y avait de plus désagréable dans le monde, et qu'il y avait péril pour la chose publique à faire envier la destinée de ces femmes, quelque malheureuses qu'elles fussent. Au contraire, celles qui étaient atteintes de vertu leur paraissaient devoir être des personnes extrêmement disgracieuses et disgraciées. Enfin les reproches furent si nombreux que l'auteur ne saurait les consigner tous. Figurez-vous un peintre qui croit avoir fait une jeune femme ressemblante, et à qui la jeune femme renvoie le portrait, sous prétexte qu'il est horrible. N'y a-t-il pas de quoi devenir fou? Ainsi a fait le monde. Le monde a dit : « Mais nous sommes blanc et rose, et vous nous avez prêté des tons fort vilains. J'ai le teint uni pour les gens qui m'aiment, et vous m'avez mis cette petite verrue dont mon mari seul s'aperçoit. »

L'auteur fut épouvanté de ces reproches. Il ne sut que devenir en voyant ce nombre prodigieux de rosières qui méritaient le prix Montyon et qu'il avait envoyées par mégarde à la police correctionnelle de l'opinion. Dans les premiers moments d'une déroute, on ne pense qu'à se sauver; les plus braves sont entraînés. L'auteur oublia qu'il s'était permis de faire quelquefois, à l'instar de la capricieuse nature, des femmes vertueuses aussi

attrayantes que le sont les femmes criminelles. On ne s'était pas aperçu de sa politesse, et l'on criait à propos de la vérité. *Le Père Goriot* fut commencé dans le premier quart d'heure de ce désespoir. Pour éviter de jeter dans son monde fictif des adultères de plus, il eut la pensée d'aller rechercher quelques-uns de ses plus méchants personnages féminins, afin de rester dans une sorte de *statu quo* relativement à cette grave question. Puis, quand cet acte respectueux fut accompli, la peur de recevoir quelques coups de griffe l'a pris, et il sent la nécessité de justifier ici, par l'aveu de sa panique, la réapparition de Mme de Beauséant, celle de lady Brandon<sup>1</sup>, de Mmes de Restaud et de Langeais, qui figurent déjà dans *La Femme abandonnée*, dans *La Grenadière\**, dans *Le Papa Gobseck\*\*2*, et dans *Ne touchez pas à la hache*<sup>3</sup>. Mais, si le monde lui tient compte de sa parcimonie à l'égard des femmes reprochables, il aura le courage de supporter les coups de la Critique. Cette vieille parasite des festins littéraires qui est descendue du salon pour aller s'asseoir à la cuisine, où elle fait tourner les sauces avant qu'elles ne soient prêtes, ne manquera pas de dire au nom du public qu'on en avait déjà bien assez de ces personnages; que si l'auteur avait eu la puissance d'en créer de nouveaux, il aurait pu se dispenser de faire revenir ceux-là; car, de tous les Revenants, le pire est le Revenant littéraire. Quant à la faute d'avoir donné les commencements du *Rastignac* de *La Peau de chagrin*, l'auteur est sans excuse. Mais si dans ce désastre il a tout le monde contre lui, peut-être aura-t-il de son côté ce personnage grave et positif qui, pour beaucoup d'auteurs, est le monde entier, à savoir le *libraire*. Ce protecteur des lettres paraît compter sur le grand nombre de personnes aux oreilles desquelles ne sont point parvenus les titres des livres d'où sont tirés ces personnages, pour les leur vendre. Opinion tout à la fois amère et douce que l'auteur est forcé de prendre en gré. Certaines personnes voudront voir dans ces phrases purement naïves une espèce

\* Tome VI des *Études de mœurs* (deuxième volume des *Scènes de la vie de province*).

\*\* Tome IX des *Études de mœurs* (premier volume des *Scènes de la vie parisienne*, sous presse). *Ne touchez pas à la hache* est dans le tome XI des *Études de mœurs* (troisième volume des *Scènes de la vie parisienne*).

de prospectus, mais tout le monde sait qu'on ne peut rien dire, en France, sans encourir des reproches. Quelques amis blâment déjà, dans l'intérêt de l'auteur, la légèreté de cette préface, où il paraît ne pas prendre son œuvre au sérieux, comme si l'on pouvait répondre gravement à des observations bouffonnes, et s'armer d'une hache pour tuer des mouches.

Maintenant, si quelques-unes des personnes qui reprochent à l'auteur son goût littéraire pour les pécheresses lui faisaient un crime d'avoir lancé dans la circulation *livresque* une mauvaise femme de plus en la personne de Mme de Nucingen, il supplie ses jolis censeurs en jupons de lui passer encore cette pauvre petite faute. En retour de leur indulgence, il s'engage formellement à leur faire, après quelque temps employé à chercher son modèle, une femme vertueuse par goût. Il la représentera mariée à un homme peu aimable; car si elle était mariée à un homme adoré ne serait-elle pas vertueuse par plaisir? Il ne la fera pas mère de famille<sup>1</sup>, car, comme Juana de Mancini<sup>2</sup>, cette héroïne que certains critiques ont trouvée trop vertueuse, elle pourrait être vertueuse par attachement à ses chers anges. Il a bien compris sa mission, et voit qu'il s'agit, dans l'œuvre promise, de peindre quelque vertu en lingot, une vertu poinçonnée à la Monnaie du rigorisme. Aussi sera-ce quelque belle femme gracieuse, ayant des sens impérieux et un mauvais mari, poussant la charité jusqu'à se dire heureuse, et tourmentée comme l'était cette excellente Mme Guyon que son époux prenait plaisir à troubler dans ses prières de la façon la plus inconvenante. Mais, hélas! en cette affaire, il se rencontre de graves questions à résoudre. L'auteur les propose, dans l'espérance de recevoir plusieurs mémoires académiques faits de mains de maîtresse, afin de composer un portrait dont le public féminin soit satisfait.

D'abord, si ce phénix femelle croit au paradis, ne sera-t-elle pas vertueuse par calcul? car, comme l'a dit un des esprits les plus extraordinaires de cette grande époque, si l'homme voit avec certitude l'enfer, comment peut-il succomber? « Où est le sujet qui, jouissant de sa raison, ne sera pas dans l'impuissance de contrevenir à l'ordre de son prince, s'il lui dit : "Vous voilà dans mon sérail, au milieu de toutes mes femmes. Pendant

cinq minutes, n'en approchez aucune; j'ai l'œil sur vous; si vous êtes fidèle pendant ce peu de temps, tous ces plaisirs et d'autres vous seront permis pendant trente années d'une prospérité constante." Qui ne voit que cet homme, quelque ardent qu'on le suppose, n'a pas même besoin de force pour résister pendant un temps si court; il n'a besoin que de croire à la parole de son prince. Assurément les tentations du chrétien ne sont pas plus fortes, et la vie de l'homme est bien moins devant l'éternité que cinq minutes comparées à trente années. Il y a l'infini de distance entre le bonheur promis au chrétien et les plaisirs offerts au sujet, et si la parole du prince peut laisser de l'incertitude, celle de Dieu n'en laisse aucune » (*Obermann*<sup>1</sup>). Être vertueuse ainsi, n'est-ce pas faire l'usure? Donc, pour savoir si elle est vertueuse, il faut la faire tentée. Si elle est tentée et qu'elle soit vertueuse, il faudrait logiquement la représenter n'ayant pas même l'idée de la faute. Mais si elle n'a pas l'idée de la faute, elle n'en saura pas les plaisirs. Si elle n'en sait pas les plaisirs, sa tentation sera très incomplète, elle n'aura pas le mérite de la résistance. Comment désirerait-on une chose inconnue? Or la peindre vertueuse sans être tentée est un non-sens. Supposez une femme bien constituée, mal mariée, tentée, comprenant les bonheurs de la passion : l'œuvre est difficile, mais elle peut encore être inventée. Là n'est pas la difficulté. Croyez-vous qu'en cette situation elle ne rêvera pas souvent cette faute que doivent pardonner les anges? Alors, si elle y pense une ou deux fois, sera-t-elle vertueuse en commettant de petits crimes dans sa pensée ou au fond de son cœur? Voyez-vous? tout le monde s'accorde sur la faute; mais dès qu'il s'agit de vertu, je crois qu'il est presque impossible de s'entendre.

L'auteur ne terminera pas sans publier ici le résultat de l'examen de conscience que ses critiques l'ont forcé de faire relativement au nombre de femmes vertueuses et de femmes criminelles qu'il a émises sur la place littéraire. Dès que son effroi lui a laissé le temps de réfléchir, son premier soin fut de rassembler ses corps d'armée, afin de voir si le rapport qui devait se trouver entre ces deux éléments de son monde écrit était exact relativement à la mesure de vice et de vertu qui entre

dans la composition des mœurs actuelles. Il s'est trouvé riche de plus de trente-huit femmes vertueuses, et pauvre de vingt femmes criminelles tout au plus<sup>1</sup>, qu'il prend la liberté de ranger toutes en bataille de la manière suivante, afin qu'on ne lui conteste pas les résultats immenses que donnent déjà ses peintures commencées. Puis, afin qu'on ne le chicane en aucune manière, il a négligé de compter beaucoup de femmes vertueuses qu'il a mises dans l'ombre, comme elles y sont quelquefois en réalité<sup>2</sup>.

## FEMMES VERTUEUSES

*Études de mœurs*

1-2. Mme DE FONTAINE et Mme DE KERGAROUËT, *Le Bal de Sceaux*, t. I.

3-4-5. Mme GUILLAUME, Mme DE SOMMERVIEUX et Mme LEBAS, *Gloire et malheur [La Maison du chat-qui-pelote]*, t. I.

6. GINEVRA DI PIOMBO, *La Vendetta*, t. I.

7. Mme DE SPONDE, *La Fleur des pois*<sup>3</sup>, t. II (sous presse).

8. Mme DE SOULANGES, *La Paix du ménage*, t. II.

9-10. Mme CLAËS et Mme DE SOLIS, *La Recherche de l'Absolu*, t. III.

11-12-13-14. Mme GRANDDET et EUGÉNIE GRANDDET, NANON et Mme DES GRASSINS, *Eugénie Grandet*, t. V.

15-16. SOPHIE GAMARD, la baronne DE LISTOMÈRE, *Les Célibataires [Le Curé de Tours]*, t. VI.

17-18-19. Mme de GRANVILLE, *La Femme vertueuse [Une double famille]*; ADÉLAÏDE DE ROUVILLE et Mme DE ROUVILLE, *La Bourse*, t. IX.

## FEMMES CRIMINELLES

*Études de mœurs*

1. La duchesse DE CARIGLIANO, *Gloire et malheur [La Maison du chat-qui-pelote]*, t. I.

2-3. Mme D'AIGLEMONT, *Même histoire [La Femme de trente ans]*, t. IV.

4-5-6. Mme DE BEAU-SÉANT, *La Femme abandonnée*; lady BRANDON, *La Grenadière*; et JULIETTE, *Le Message*, t. VI.

7. Mme DE MÉRÉ<sup>4</sup>, *La Grande Bretèche [fin d'Autre étude de femme]*, t. VIII (sous presse).

8-9-10. Mlle DE BELLE-FEUILLE, *La Femme vertueuse [Une double famille]*; Mme DE RESTAUD, *Le Papa Gobseck*; FANNY VERMEIL<sup>5</sup>, *La Torpille [Esther beureuse, première partie de Splendeurs et misères des courtisanes]*, t. IX (sous presse).

11. LA MARANA, *Les Marana*, t. X.

12. IDA GRUGET, *Ferragus, chef des dévorants (Histoire des Treize)*, t. X.

## FEMMES VERTUEUSES

20-21. JUANA (Mme DIARD), *Les Marana*; Mme JULES, *Ferragus, chef des dévotants (Histoire des Treize)*, t. X.

22-23-24. Mme FIRMIANI, la marquise DE LISTOMÈRE, *Profil de marquise [Étude de femme]*; Mme CHABERT, *La Comtesse à deux maris [Le Colonel Chabert]*, t. XII.

25-26. Mlle TAILLEFER, Mme VAUQUER\*<sup>1</sup>, *Le Père Goriot*.

27-28. EVELINA et LA FOSSEUSE, *Le Médecin de campagne*.

*Études philosophiques*

29. FÉDORA, *La Peau de chagrin*, t. IV.

30. La comtesse DE VANDIÈRE, *Adieu*, t. IV.

31. Mme DE DEY, *Le Réquisitionnaire*, t. V.

32-33. Mme BIROTTEAU et CÉSARINE BIROTTEAU (sous presse), *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau*, t. VI-X.

34-35. JEANNE D'HÉROUVILLE et SŒUR MARIE, *L'Enfant maudit, Sœur Marie-des-Ange*<sup>2</sup>, t. V, XVII, XVIII et XIX.

36-37. PAULINE DE VILLENOIX, *Louis Lambert*; et Mme DE ROCHECAVE, *Ecce Homo*<sup>3</sup>, t. XXIII et XXIV.

38. FRANCINE, *Les Chouans*\*\*.

\* Elle est douteuse.

\*\* L'auteur omet à dessein plus de dix femmes vertueuses, pour ne pas ennuyer le lecteur; mais il les nommerait s'il y avait contestation sur le résultat de cette statistique littéraire.

## FEMMES CRIMINELLES

13. Mme DE LANGEAIS, *Histoire des Treize, Ne touchez pas à la hache [La Duchesse de Langeais]*, t. XI.

14-15. EUPHÉMIE, marquise DE SAN-RÉAL et PAQUITA VALDÈS, *La Fille aux yeux d'or*, t. XII.

16-17. Mme DE NUCINGEN, Mlle MICHONNEAU, *Le Père Goriot*.

*Études philosophiques*

18-19. PAULINE DE WITCHNAU, AQUILINA, *La Peau de chagrin et Melmoth réconcilié*, t. I-IV et XXI.

20. Mme DE SAINT-VALLIER, *Maître Cornélius*, t. V.

21-22. Mlle DE VERNEUIL et Mme DU GUA, *Les Chouans*.

Quoique l'auteur ait encore quelques fautes en projet, il a aussi beaucoup de vertu sous presse, en sorte qu'il est certain de corroborer ce résultat flatteur pour la société, la balance étant de trente-huit sur soixante en faveur de la vertu, dans l'état actuel où en est la peinture qu'il a entreprise du monde. S'il s'arrêtait là, le monde ne serait-il pas flatté? Si quelques personnes se sont trompées, en croyant à un résultat contraire, peut-être leur erreur doit-elle être attribuée à ce que le vice a plus d'apparence, il foisonne; et, comme disent les marchands en parlant d'un châte, il est *très avantageux*. Au contraire, la vertu n'offre au pinceau que des lignes d'une excessive ténuité. La vertu est absolue, elle est une et indivisible, comme était la république; tandis que le vice est multiforme, multicolore, ondoyant, capricieux. D'ailleurs, quand l'auteur aura peint la femme vertueuse fantastique, à la recherche de laquelle il va se mettre dans tous les boudoirs de l'Europe, on lui rendra justice, et les reproches tomberont d'eux-mêmes.

Quelques raffinées ayant fait observer que l'auteur avait peint les pécheresses beaucoup plus aimables que ne l'étaient les femmes irréprochables, ce fait a semblé si naturel à l'auteur, qu'il ne parle de la critique que pour en constater l'absurdité. Chacun sait trop bien qu'il est malheureusement dans la nature masculine de ne pas aimer le vice quand il est hideux, et de fuir la vertu quand elle est épouvantable.

Paris, 6 mars 1835.

PRÉFACE AJOUTÉE  
DANS LA SECONDE ÉDITION WERDET

1835

Depuis sa réimpression sous forme de livre, ce qui dans la logique du libraire a constitué une seconde édition, *Le Père Goriot* est l'objet de la censure impériale de Sa Majesté le Journal, cet autocrate du dix-neuvième

siècle, qui trône au-dessus des rois, leur donne des avis, les fait, les défait; et qui, de temps en temps, est tenu de surveiller la morale depuis qu'il a supprimé la religion de l'État. L'auteur savait bien qu'il était dans la destinée du Père<sup>1</sup> Goriot de souffrir pendant sa vie littéraire, comme il avait souffert durant sa vie réelle. Pauvre homme! Ses filles ne voulaient pas le reconnaître parce qu'il était sans fortune; et les feuilles publiques aussi l'ont renié, sous prétexte qu'il était immoral. Comment un auteur ne tâcherait-il pas de se débarrasser du *San-Benito* dont la sainte ou la maudite inquisition du journalisme le coiffe en lui jetant à la tête le mot *immoralité*<sup>2</sup>? Si les tableaux dessinés par l'auteur étaient faux, la critique les lui aurait reprochés en lui disant qu'il calomniait la société moderne; si la critique les tient pour vrais, ce n'est pas son œuvre qui est immorale. Le Père Goriot n'a pas été suffisamment compris, quoique l'auteur ait eu le soin d'expliquer comment le bonhomme était en révolte contre les lois sociales, par ignorance et par sentiment, comme Vautrin l'est par sa puissance méconnue et par l'instinct de son caractère. L'auteur a bien ri de voir quelques personnes, obligées de comprendre ce qu'elles critiquaient, vouloir que le Père Goriot eût le sentiment des convenances, lui, cet Illinois de la farine, ce Huron de la Halle-aux-blés<sup>3</sup>. Pourquoi ne lui a-t-on pas reproché de ne connaître ni Voltaire ni Rousseau, d'ignorer le code des salons et la langue française? Le Père Goriot est comme le chien du meurtrier qui lèche la main de son maître quand elle est teinte de sang; il ne discute pas, il ne juge pas, il aime. Le Père Goriot cirerait, comme il le dit, les bottes de Rastignac, pour se rapprocher de sa fille. Il veut aller prendre la Banque d'assaut quand elles manquent d'argent, et il ne serait pas furieux contre ses gendres qui ne les rendent pas heureuses? Il aime Rastignac, parce que sa fille l'aime. Que chacun regarde autour de soi, et veuille être franc, combien de pères Goriot en jupon ne verrait-on pas? Or, le sentiment du Père Goriot implique la maternité. Mais ces explications sont presque inutiles. Ceux qui crient contre cette œuvre la justifieraient admirablement bien, s'ils l'avaient faite! D'ailleurs, l'auteur n'est pas de propos délibéré moral ou immoral, pour employer les termes faux dont

on se sert. Le plan général qui lie ses œuvres les unes aux autres, et qu'un de ses amis, M. Félix Davin, a récemment exposé<sup>1</sup>, l'oblige à tout peindre : le Père Goriot comme la Marana\*, Bartholoméo di Piombo\*\* comme la veuve Crochard\*\*\*, le marquis de Léganès\*\*\*\* comme Cambremer\*\*\*\*\*, Ferragus\*\*\*\*\* comme M. de Fontaine\*\*\*\*\*, enfin de saisir la paternité dans tous les plis de son cœur, de la peindre tout entière<sup>2</sup> comme il essaie de représenter les sentiments humains, les crises sociales, le mal et le bien, tout le pêle-mêle de la civilisation.

Si quelques journaux ont accablé l'auteur, il en est d'autres qui l'ont défendu. Vivant solitaire, préoccupé par ses travaux, il n'a pu remercier les personnes auxquelles il est d'autant plus redevable que ce sont des camarades qui avaient, pour le gourmander, les droits du talent et d'une ancienne amitié, mais il les remercie collectivement de leurs utiles secours.

Les personnes amoureuses de morale, qui ont pris au sérieux la promesse que, dans la précédente préface, l'auteur a faite de pourtraire<sup>3</sup> une femme complètement vertueuse, apprendront peut-être avec satisfaction que le tableau se vernit en ce moment, que le cadre se bronze, enfin que sans métaphore cette œuvre difficilement intitulée *Le Lys dans la vallée* va paraître dans l'une de nos revues<sup>4</sup>.

Meudon, 1<sup>er</sup> mai 1835<sup>5</sup>.

\* T. X des Études de mœurs.

\*\* T. I des Études de mœurs, *La Vendetta*.

\*\*\* T. IX des Études de mœurs, *La Femme vertueuse* [*Une double famille*].

\*\*\*\* T. V des Études philosophiques, *El Verdugo*.

\*\*\*\*\* T. V des Études philosophiques, *Un drame au bord de la mer*.

\*\*\*\*\* T. X des Études de mœurs.

\*\*\*\*\* T. I des Études de mœurs, *Le Bal de Sceaux*.



# LE PÈRE GORIOT<sup>a</sup>

AU GRAND ET ILLUSTRE  
GEOFFROY-SAINT-HILAIRE,

*comme un témoignage d'admiration de ses travaux et de son génie.*

DE BALZAC<sup>b1</sup>.

Mme Vauquer<sup>c2</sup>, née de Conflans<sup>3</sup>, est<sup>d</sup> une vieille femme qui, depuis quarante<sup>e</sup> ans, tient à Paris une pension bourgeoise établie rue Neuve-Sainte-Genève<sup>4</sup>, entre le quartier latin et le faubourg Saint-Marceau. Cette pension, connue sous le nom de la Maison Vauquer, admet également des hommes et des femmes, des jeunes gens et des vieillards, sans que jamais la médisance ait attaqué les mœurs<sup>f</sup> de ce respectable établissement<sup>g</sup>. Mais aussi depuis trente ans ne s'y était-il jamais vu de jeune personne, et pour qu'un jeune homme y demeure, sa famille doit-elle lui faire une bien maigre pension. Néanmoins, en 1819<sup>h</sup>, époque à laquelle ce drame commence, il s'y trouvait une pauvre<sup>i</sup> jeune fille. En quelque discrédit<sup>j</sup> que soit tombé le mot drame par la manière abusive et tortionnaire dont il a été prodigué dans ces temps de douloureuse littérature, il est nécessaire de l'employer ici : non que cette histoire soit dramatique dans le sens vrai du mot; mais<sup>k</sup>, l'œuvre accomplie, peut-être aura-t-on versé quelques larmes *intra muros et extra*<sup>5</sup>. Sera-t-elle comprise au-delà de Paris? le doute est permis. Les particularités de cette scène pleine d'observations et de couleurs locales ne peuvent être appréciées qu'entre<sup>l</sup> les buttes de Montmartre et les hauteurs de Montrouge, dans cette illustre

## LA MESSE DE L'ATHÉE

|                                     |      |
|-------------------------------------|------|
| <i>Histoire du texte</i>            | 1369 |
| <i>Notes et variantes</i>           | 1370 |
| <i>Indications bibliographiques</i> | 1379 |

## L'INTERDICTION

|                                     |      |
|-------------------------------------|------|
| <i>Histoire du texte</i>            | 1380 |
| <i>Un premier jet</i>               | 1381 |
| <i>Notes et variantes</i>           | 1382 |
| <i>Indications bibliographiques</i> | 1414 |

## LE CONTRAT DE MARIAGE

|  |      |
|--|------|
| <i>Histoire du texte</i>                     | 1415 |
| La Lune de miel ( <i>chapitre supprimé</i> ) | 1427 |
| <i>Notes et variantes</i>                    | 1433 |
| <i>Indications bibliographiques</i>          | 1484 |

## AUTRE ÉTUDE DE FEMME

|                                     |      |
|-------------------------------------|------|
| <i>Histoire du texte</i>            | 1485 |
| <i>Notes et variantes</i>           | 1490 |
| <i>Indications bibliographiques</i> | 1519 |

## SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE

|                     |      |
|---------------------|------|
| Introduction (1834) | 1520 |
|---------------------|------|

## URSULE MIROUËT

|                                     |      |
|-------------------------------------|------|
| <i>Histoire du texte</i>            | 1521 |
| <i>Notes et variantes</i>           | 1535 |
| <i>Indications bibliographiques</i> | 1643 |

## EUGÉNIE GRANDET

|                                     |      |
|-------------------------------------|------|
| <i>Histoire du texte</i>            | 1644 |
| <i>Notes et variantes</i>           | 1646 |
| <i>Indications bibliographiques</i> | 1747 |

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

**Études de mœurs :**  
**Scènes de la vie privée**  
*(fin)*

**LE PÈRE GORIOT**  
**LE COLONEL CHABERT**  
**LA MESSE DE L'ATHÉE**  
**L'INTERDICTION**  
**LE CONTRAT DE MARIAGE**  
**AUTRE ÉTUDE DE FEMME**

**Études de mœurs :**  
**Scènes de la vie de province**

**URSULE MIROUËT**  
**EUGÉNIE GRANDET**

*Histoire des textes, documents, variantes,  
notes et indications bibliographiques*